

UN SÉJOUR  
DANS  
L'ILE DE JAVA

LE PAYS — LES HABITANTS  
LE SYSTÈME COLONIAL

PAR  
JULES LECLERCQ

*Ouvrage enrichi d'une carte et de 20 gravures*  
D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

Deuxième Edition



PARIS

LIBRAIRIE PLON  
E. PLON, NOURRIT ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GABAGNIÈRE, 10

—  
1898

les vapeurs des mers qui baignent cette île étroite et longée : les arbres sont couverts de mousses et de plantes grimpantes qui sont toujours saturées d'eau, et le silence de la forêt n'est troublé que par les gouttes qui tombent de feuille en feuille avec le bruit de la pluie.

Peu à peu les formes de la végétation se modifient et annoncent le voisinage d'un cratère. Au débouché de la forêt se montre tout à coup la pâle nappe blanche du Telaga bodas, et c'est une scène inoubliable que l'apparition de cette mer morte à surface laiteuse qui dort dans un calme profond, au sein d'un entonnoir verdoyant, ouvert de forêts. C'est une nappe d'opale enchâssée dans un écrin de verdure. Sur ces eaux désertes, où aucun poisson ne peut vivre, plane un silence de mort qui n'est troublé que par les bouillonnements produits en mille endroits à leur surface par les gaz d'acide hydro-sulfurique. De l'extrémité méridionale du lac s'échappe un ruisseau, le *Tjibodas*, qui garde pendant longtemps la couleur laiteuse de la nappe d'eau dont il est le déversoir. La couleur du lac est due uniquement aux dépôts de sulfate d'alumine qui tapissent son lit. Ces eaux mates, sans miroitements, ne reflètent point les forêts qui croissent sur leurs bords, et elles n'ont point le charme que les lacs de montagne doivent à la transparence et à la pureté de leur cristal. Mais combien beau le vert bassin dans lequel dort le Telaga bodas ! Sauf du côté où il est abordable, le lac est dominé sur tout son pourtour par des murailles presque à pic, que recouvrent jusqu'au sommet de luxuriantes forêts d'un caractère alpestre. Dans ce poétique cratère si bien abrité, la végétation est surtout représentée par les variétés indiennes de la flore des Alpes.

J'ai fait le tour du lac, qui est à peu près circulaire et d'un diamètre de mille à douze cents mètres. Ses bords

sont frangés de fines dentelures d'écume blanche. Nous traversons tantôt des lits de ponces et de lapilles, tantôt des éboulis de rochers, tantôt des marécages et des champs de boue. À chaque pas nous rencontrons des solfatares ou des sources chaudes : mon guide, affligé d'un ulcère, applique, toute brûlante, l'eau d'une de ces sources, qui passe pour très salutaire dans les maladies de la peau. Sous l'influence de la chaleur et des vapeurs sulfureuses autour des solfatares toutes les plantes sont mortes ou desséchées. Ayant voulu constater la température de l'eau à un endroit où se produisait, à un pied de la rive, un violent bouillonnement, j'ai appris à mes dépens, en enfonçant jusqu'à la cuisse dans la vase, combien perfides sont les fondrières que dissimulent ces rives dangereuses. Je ne serais jamais sorti de ma fâcheuse posture sans l'aide de mon guide.

À en juger par les phénomènes si divers qui se produisent à la surface du lac et sur ses bords, l'énergie volcanique du cratère qui lui sert de bassin n'est pas entièrement épuisée. L'éruption dont ce cratère fut le théâtre en 1822 engloutit des centaines de villages et coûta la vie à quatre mille indigènes. Les vestiges de cette catastrophe sont reconnaissables, dans les plaines environnantes, aux innombrables collines formées des débris projetés du sein du cratère, et qui, avec le temps, se sont couvertes d'une luxuriante végétation.

Mon guide m'a conduit, à deux cents mètres au-dessous du lac, à l'origine d'une petite vallée, dans un site connu sous le nom de *Padjagalan*, ou « Vallée de la mort ». C'est une solitude désolée, couverte de débris de roches, où ne croît pas un brin d'herbe, pas un pouce de verdure, et où règne un calme profond, un silence absolu. Ce lieu doit son aspect maudit à l'acide carbonique qui s'échappe

es fentes du sol, parfois en telle quantité, que les animaux qui s'y aventurent y trouvent la mort. Des voyageurs y ont vu des cadavres d'animaux de grande taille, de tigre et de rhinocéros. Je ne sais si leurs récits ont des empreintes d'exagération, mais j'avoue que, moins curieux, je n'ai trouvé dans cette nécropole que les ossements plus modestes de quelques insectes, des mouches, des papillons, des scarabées, et aussi quelques plumes d'oiseaux. Peut-être les ossements des gros animaux ont-ils été décomposés, car on prétend que, des différentes parties de l'organisme, ce sont les os qui se décomposent le plus rapidement, tandis que l'acide carbonique conserve longtemps en bon état les parties molles, telles que les poils et les plumes.

Après avoir exploré ce curieux bassin, je me réjouissais de faire honneur, en compagnie de mon guide, à nos provisions et aux bouteilles de bière que nous avions emportées. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand je constatai, en revenant à l'abri en bambou où le guide avait déposé le précieux panier, que tout ce qu'il contenait avait disparu en notre absence ! Cette ridicule mésaventure me fit faire cette double réflexion, que le *Telaga bodas* n'est pas aussi désert que je l'avais pensé, et que les indigènes, quoique mangeurs de riz, ne dédaignent pas un déjeuner à l'européenne. Mon guide, tout penaud, me raconta, à ce que je compris, qu'il n'était pour rien dans l'affaire, et pestait contre l'*orang kotor*, le « sale homme » qui devait avoir fait le coup.

La faim et la soif me donnèrent des jambes pour retourner à Wanaradja. Je mis deux heures et demie à descendre, par un soleil de feu, les mille mètres que j'avais gravis par la fraîcheur matinale. Combien longue me parut la route ! Quand j'arrivai à Wanaradja, à midi

précis, je fis immédiatement atteler mon kahar, et, à un heure, j'étais à Garoet, bien qu'un intrépide Anglais m'eût assuré que rentrer de cette longue excursion à l'heure de *rijsttafel* était impossible. Cet Anglais a les excentricité de sa race. Il s'est installé à Garoet dans l'unique but d'être témoin d'une de ces éruptions volcaniques dont la vallée fut si souvent le théâtre. Voilà un mois qu'il attend le signal de la représentation, avec une patience et un flegme tout britanniques.

## CHAPITRE X

### LE KAWAH MANOEK.

17 août. — Je ne veux point quitter la vallée de Garoet sans porter ma carte de visite à un remarquable cratère qui, suivant la tradition des indigènes, s'est formé lors de l'éruption du Papandajan, en 1772. C'est le *Kawah manœk* (cratère des oiseaux), qui était assez ignoré jusque dans ces derniers temps, mais dont on parle beaucoup dans le pays depuis qu'on l'a vu, il y a quelques mois, vomir des fumées. Cette bouche s'ouvre à la même altitude que celle du Papandajan, sur une montagne qui se rattache au massif du *Poentjak-tjaï*, situé à l'ouest de Garoet; la carte du bureau topographique donne à ce massif une altitude de dix-huit cent trente-six mètres.

A cinq heures du matin, par un superbe clair de lune, je monte dans mon kahar habituel, qui me mènera jusqu'au village de *Pasir-Kjamis*, à dix paal de distance et douze cent trente mètres d'altitude. Par une rare exception dans ce pays d'admirable voirie, la route est mauvaise, pierreuse, les chevaux ont peine à la gravir, et il faut, de temps à autre, les laisser souffler. Au lever du soleil, dont les premiers rayons enflamment d'une lueur écarlate la haute cime du *Tjikorai*, je commence à distinguer les fumerolles qui s'élèvent au-dessus des bois en

hauts panaches, à mi-hauteur d'une longue croupe montagneuse.

Au bout de deux heures, nous arrivons à Pasir-Kjamis, pauvre village composé de quelques huttes de bambou et de rotin, et situé sur un contrefort du *Goenoeng Kjamis*. Les environs de cette localité sont jonchés de blocs d'obsidienne qui, selon Veth, ont été probablement lancés par le Papandajan. En dépit de son excessive dureté, ce verre volcanique se désagrège à la longue; tout en conservant l'aspect extérieur de l'obsidienne, beaucoup de ces blocs se réduisent en poudre au toucher, comme de la terre de pipe. Au milieu de ces obsidiennes jaillissent deux sources thermales dans lesquelles se baignent les indigènes.

Près du village se trouve un très pauvre pasanggrahan. Le *tjamat*, qui n'a à m'offrir qu'une horrible infusion de thé gâté, me procure deux coulies qui me conduiront au Kawah manoek, à quatre paal de distance. Un de ces coulies est affligé d'une bronchite chronique, affection beaucoup plus commune qu'on ne pourrait le croire sous ce beau ciel de Java.

Nous montons par un chemin romantique qui s'élève rapidement en colimaçon, et d'où l'on a de charmantes échappées sur la vallée de Garoet, éclairée par le glorieux soleil du matin. Vues de la plaine, les fumerolles semblaient n'être qu'à une demi-heure de marche; mais maintenant que nous nous sommes engagés dans la montagne, elles semblent reculer à mesure que nous progressons. Nous côtoyons de profonds ravins noyés dans une mer de verdure tropicale. Le chemin est bordé des magnifiques cloches blanches de la fleur d'atropine, que les Soendais désignent sous le nom de *ketjoeboeng*, et d'où l'on extrait le violent poison employé en ophtalmologie.

Nous atteignons bientôt une grande plantation de quin-

ma aussi belle que celles que j'ai admirées sur les bords du Tangkoeban-Prahoë : nous mettons près d'une demi-heure à la traverser. A cette forêt artificielle succède une forêt vierge, qu'on retrouve partout vers l'altitude de mille cinq cents mètres : la température, qui était encore de 22 degrés sous les ombrages des arbres à quinquina, tombe subitement à 13 degrés sous l'ombre épaisse et froide des prodigieuses fougères arborescentes.

Mais qu'est-ce donc que ce grand bruit de feuilles froissées qui éclate soudain ? Mon sang se glace à l'idée que ce serait un des redoutables hôtes de ces forêts primitives, le tigre ou un rhinocéros. Mes couliés, qui m'ont vu pâlir, se hâtent de me rassurer par le mot *orang*, qui désigne, en malais, un homme ou un singe, ce qui, aux yeux des indigènes, est sans doute la même chose. Cette fois, ce n'est qu'un inoffensif bûcheron.

Bientôt après, l'odeur si caractéristique du soufre, qui est devenue familière depuis que j'explore tous les jours les bords de Vulcain, m'annonce que nous sommes arrivés à notre destination. Nous débouchons, en effet, dans le *Kawah*, un désert enveloppé d'épais nuages de vapeur.

Le cratère me ménage des étonnements nouveaux, car il est bien autrement actif que ceux que j'avais déjà visités. J'y ai trouvé une profusion inouïe de solfatares, de jets de vapeur, de chaudières, de volcans de boue, de fontaines jaillissantes, de soupiraux et de soufflets de forge. On ne peut explorer toutes les merveilles qui s'y présentent à chaque pas qu'en cherchant à tâtons un terrain solide, car le sol ne consiste qu'en une mince croûte où toute imprudence, un simple faux pas, peuvent être fatales. Ce sol est tellement miné par le feu, qu'il suffit d'y creuser un trou pour donner issue à de brûlants jets de